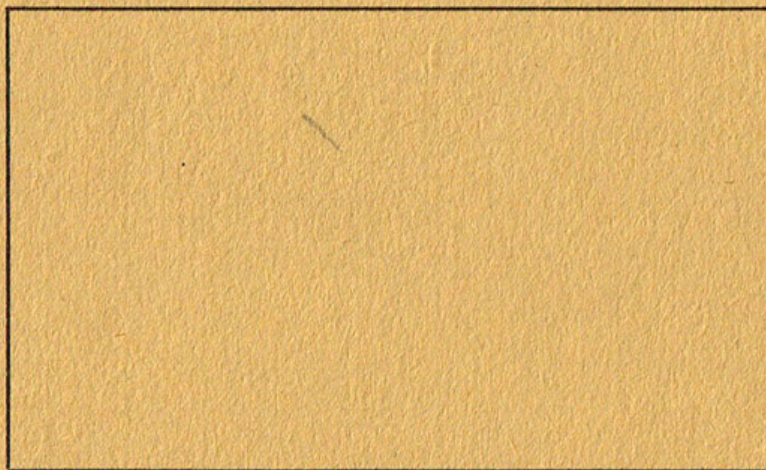


198

REVUE FRANÇAISE
DE
PSYCHANALYSE

REVUE TRIMESTRIELLE



EXTRAIT DU NUMÉRO :

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

201

Une séance d'analyse dans un cas d'homosexualité masculine

par HENRI FLOURNOY (Genève)

I. — COMPTE RENDU D'UNE SÉANCE D'ANALYSE

M. X..., âgé de 30 ans, célibataire, est en cours d'analyse pour divers troubles nerveux. Il ne présente aucune particularité physique et il exerce avec succès une profession libérale. Mais il a toujours souffert depuis sa puberté d'une instabilité instinctive, oscillant entre des penchants normaux qui lui font rechercher et obtenir des satisfactions avec le sexe féminin — et des penchants homosexuels.

Dans la séance du jeudi 15 du mois de ..., M. X... me raconte les incidents suivants, survenus depuis la séance précédente qui avait eu lieu le samedi 10. Dans l'après-midi du dimanche 11 il s'est promené avec son ami Charles, de quelques années plus jeune que lui, avec qui il a souvent des entrevues au cours desquelles, sous un prétexte ou sous un autre, il pratique sur lui la masturbation manuelle. Mais ce jour-là, conformément à une décision qu'il avait prise, il s'est volontairement abstenu de tout attouchement malgré de fortes tentations, et rien de suspect ne s'est passé entre les deux amis.

Le dimanche soir, il a aperçu par hasard dans la rue un garçon de café qui se promenait avec sa femme, et qu'il avait remarqué depuis quelque temps pour son allure distinguée, froide et hautaine. La nuit qui suivit, M. X... a eu le rêve érotique que voici : *Je vois le garçon de café étendu sur un divan entièrement nu. Je lui saisis l'organe avec la main, et je me livre sur lui à une active masturbation jusqu'à provoquer chez lui l'éjaculation. Au même instant j'ai l'impression que nos deux corps sont confondus en un seul, et je me réveille en constatant que j'ai éjaculé moi-même.*

La nuit suivante, du lundi au mardi, M. X... a eu un rêve en deux petits tableaux : a) *Je passe la soirée chez un de mes contemporains, un ami dont le père, M. R..., me reçoit selon son habitude avec une particulière bienveillance à laquelle je suis très sensible. Puis je me trouve assis à une table, en compagnie d'une aimable demoiselle inconnue avec laquelle je déguste une « pêche Melba » sous les yeux de M. et Mme R... — b) Je me trouve chez M. et Mme S..., dont le fils est également un contemporain et ami ; eux aussi me reçoivent avec beaucoup de gentillesse, ce dont je suis très touché.*

Depuis la journée de mardi — et comme une conséquence de ces rêves, pense-t-il avec raison — M. X... a constaté qu'il est dégagé de ses tendances homosexuelles, et il se sent porté de nouveau tout naturellement vers les femmes.

Si nous reprenons la suite de ces incidents, nous voyons tout d'abord que M. X..., ayant réprimé le dimanche ses tentations érotiques à l'égard de son ami Charles, les a satisfaites en rêves la nuit suivante avec le garçon de café, exactement de la même manière dont il avait coutume de le faire avec Charles. Or le garçon de café, chose curieuse, n'a jamais exercé sur lui aucun attrait quelconque. C'est un homme marié, beaucoup plus âgé que lui, qui lui avait servi il y a plusieurs semaines une consommation, alors que M. X... s'était rendu dans le café avec Charles. Le garçon, ce jour-là, sous son allure froide et hautaine, l'avait regardé, paraît-il, d'un air sévère et réprobateur, comme s'il avait soupçonné quelque liaison suspecte entre M. X... et son ami.

Lorsqu'on sait que l'allure distinguée, froide et hautaine, l'air sévère et réprobateur, sont des caractéristiques qui s'appliquent fort bien au père de M. X..., on s'aperçoit que le garçon de café est apparu dans son rêve comme un substitut du père. Ceci éclaire du même coup le rêve compensateur et tranquillisant de la nuit suivante, dont les deux tableaux, comme on va s'en rendre compte, ont une même signification : se concilier les bonnes grâces du père, l'apaiser et obtenir éventuellement son pardon.

Prenons d'abord le rôle de M. et Mme R... Le samedi soir, le 10, M. X... devait effectivement aller chez eux ; mais il avait été empêché de se rendre à leur invitation. Il en avait éprouvé un vif regret, car M. R... lui avait toujours témoigné une bienveillance toute paternelle. En rêve, M. X... se trouve donc dans cette sympathique famille. M. et Mme R... lui font le meilleur accueil ; puis il finit par savourer sous leurs yeux, en compagnie féminine, un mets délicieux, particulièrement fin

et délicat — une « pêche Melba », symbole certain, dit-il, de la jouissance sexuelle. Ayant goûté de ce fruit, un nouveau pardon était nécessaire. Cette fois, c'est M. S..., une personnalité marquante et bien en vue, qui allait assumer dans son esprit le rôle de l'autorité conciliante et protectrice. Donnons ici un résumé des associations qui lui viennent à ce sujet.

Ayant vu tout récemment le nom de M. S... dans les journaux, M. X... s'est rappelé avoir été invité chez lui il y a quelques mois. Dans la soirée, son contemporain et ami, le fils de M. S..., avait fait au cours de la conversation une remarque pleine d'esprit — un bon mot — dont M. X... n'avait pas compris le sens. Il s'était senti gêné et mal à l'aise devant les autres gens ; mais M. S..., le père, ayant remarqué son embarras, était venu à son secours en déclarant, sans doute par amabilité, que lui non plus n'avait pas compris. Dès lors il nous est facile de nous rendre compte que M. S..., de même que M. R..., est une image du père, sous son aspect tutélaire et bienveillant, prêt à pardonner.

Le complexe d'Œdipe et le transfert. — Le rêve en deux tableaux, avec M. R... et M. S..., est venu en quelque sorte neutraliser le rêve de la nuit précédente, où M. X... s'était livré à une attaque sexuelle sur le garçon de café, lui aussi un substitut du père. Le complexe d'Œdipe s'était manifesté ici non seulement comme une agression, mais encore comme une captation de la virilité et même une identification totale ; car on a vu qu'au moment critique de l'orgasme le rêveur avait l'impression que sa personne était confondue avec celle du partenaire.

Qu'en est-il de l'autre composante du complexe d'Œdipe, la tendance incestueuse ? Cette tendance s'était manifestée d'une manière beaucoup plus voilée, mais continue, au cours d'une série de séances précédentes. M. X... venait de passer pendant plusieurs semaines par une période d'intérêt exclusif pour sa mère, une personne très impressionnable et intuitive — une mère qui couve ses enfants. Et pendant cette période de fixation maternelle, l'attrait normal de M. X... pour les femmes avait, comme d'habitude, complètement disparu. Cet attrait est revenu de manière toute spontanée dans la journée du mardi, lorsque M. X... s'est senti apaisé et libéré par le rêve en deux tableaux où il s'était placé sous l'autorité conciliante et protectrice de M. R... et de M. S..., les pères de deux de ses amis. Pour employer la terminologie qui convient à la structure de l'appareil psychique, nous dirons ceci : Le *moi* (Ich) ayant cédé aux pulsions instinctuelles du *ça* (Es), n'a pu

reprendre son équilibre qu'après s'être réconcilié avec les exigences du *surmoi* (Ueberich). En conséquence les tendances normales, hétérosexuelles, ont repris le dessus.

Au cours de cette séance, le transfert, positif à mon égard d'une façon générale, s'est manifesté tout à coup sous sa forme négative de la façon suivante. M. X..., après avoir fourni les associations relatives aux incidents relatés ci-dessus — et en avoir donné lui-même sans difficulté l'interprétation, vu son évidence pour quelqu'un qui est déjà assez avancé dans l'analyse — s'est subitement mis à me critiquer avec véhémence sur le mode ironique, comme si je ne comprenais rien à la situation. Nous allons voir sous quel prétexte.

Je n'avais jamais admis, prétendait M. X..., que son attachement pour sa mère lui causât des sentiments de culpabilité assez forts pour justifier à eux seuls le désir de se concilier les bonnes grâces du père. Le rêve en deux tableaux, affirmait-il, n'était qu'une réaction contre la longue période de fixation maternelle par laquelle il venait de passer. Il n'y avait donc nul besoin de faire intervenir, comme je le faisais à la légère, le rêve érotique avec le garçon de café, en tant que facteur de culpabilité. Tel était l'argument de M. X...

En réalité, je n'avais jamais contesté que la fixation à la mère pût entraîner à elle seule, par son caractère incestueux dans l'inconscient, des sentiments de culpabilité. Mais j'estimais qu'on ne pouvait pas, dans le matériel analytique de la présente séance, faire abstraction du rêve érotique. Car ce rêve constituait le *chaînon essentiel* entre la journée du dimanche, où M. X... s'était imposé avec succès, malgré de fortes tentations, une frustration sexuelle absolument conforme à son idéal — et le rêve du lundi soir où il éprouvait quand même (on se demande pourquoi, si l'on accepte la thèse de M. X...) le besoin d'apaiser la sévérité du surmoi. C'est à ce chaînon intermédiaire, essentiel comme motif de la culpabilité, que M. X... voulait maintenant, malgré mon avis, dénier toute importance, et faire de cette divergence de vues un prétexte pour me reprocher violemment mon incompréhension.

Au fond, cette soudaine résistance, cette explosion de transfert négatif s'expliquait fort bien comme un nouveau moyen de défense : M. X... cherchait à supprimer, dans son explication qu'il opposait à la mienne, l'élément qui trahissait de façon éclatante ses tendances homosexuelles vis-à-vis du père. Déjà à plusieurs reprises au cours de l'analyse, ces attitudes contradictoires (pour ou contre l'homosexualité) s'étaient manifestées à mon égard d'une façon plus ou moins transparente par des variations brusques du transfert.

II. — COMMENTAIRE PSYCHANALYTIQUE

Dans la marche irrégulière et imprévue de toute analyse, que l'on peut comparer au cheminement sur un sentier inexploré et cahoteux, il arrive qu'on trouve soudain un palier, et en même temps une éclaircie, ce qui permet de mieux envisager le trajet parcouru. En d'autres termes, une séance comme celle que je viens de décrire résume parfois à elle seule toute une série de données parmi les plus importantes d'un état d'ailleurs fort enchevêtré. Le compte rendu de cette séance nous suffira comme introduction, pour jeter maintenant un coup d'œil sur le problème de l'homosexualité masculine dans son ensemble.

L'homosexualité est une condition morbide dont l'apparente simplicité recouvre une pathogénie très complexe. On en trouvera des exposés généraux au point de vue psychanalytique dans les publications de Laforgue et Allendy, de Saussure, Hesnard, Marie Bonaparte, Nacht, Lœwenstein, pour ne citer que celles de langue française.

Le facteur organique, hormonal, entre sans doute en ligne de compte comme Freud l'a toujours admis, et comme le démontrent les résultats parfois sensationnels de certaines interventions chirurgicales (greffes de Steinach, etc.) dans des cas d'homosexualité avérée, reconnue cliniquement comme telle. Mais l'importance de ce facteur organique est beaucoup moindre lorsque les tendances homosexuelles sont en grande parties latentes, ou ne deviennent manifestes que dans certaines circonstances ou de façon transitoire, comme chez M. X... Ici, la psychanalyse garde tous ses droits, car elle nous permet non seulement de comprendre l'apparition du penchant à l'inversion et son développement à partir des stades encore normaux de la sexualité infantile, mais elle constitue aussi l'un des moyens thérapeutiques les plus efficaces vis-à-vis des conflits personnels et sociaux que peut causer cette déviation.

Les 4 observations psychanalytiques d'homosexualité masculine publiées dans tous leurs détails par Vinchon et Nacht (1931), Nunberg (1936), Wulff (1941), Lagache (1949) — et dont 3 concernent des malades qui ont été guéris — sont particulièrement instructives et vont nous permettre de faire d'utiles confrontations avec notre cas. Jetons un coup d'œil sur ces 4 travaux.

1) Vinchon et Nacht distinguent 3 groupes d'inversion sexuelle. Le premier est celui de l'homosexualité due à un trouble organique précis, anatomo-glandulaire. Les deux autres, qui comprennent les cas essentiellement psychiques, sont ceux de l'homosexualité-perversion et de l'homosexualité-névrose. Le pervers homosexuel n'a point, ou

peu d'autres anomalies. Il vit sans troubles intérieurs, « confortablement installé dans son vice » dont il ne souffre que si des complications extérieures interviennent. Il ne guérira jamais, pour la bonne raison qu'il ne le désire pas et qu'il ne fera aucune tentative dans ce sens.

Le névrosé est tout différent ; sa vie est remplie de difficultés psychiques apparemment indépendantes de son trouble sexuel. Il n'est pas satisfait de son état dont il désire guérir, et il est prêt à collaborer avec l'analyste. Ceci justifie pleinement une intervention thérapeutique dont le patient ne saisit pas toujours d'emblée toute la portée : c'est en effet la psychanalyse qui lui révélera les liens inconscients entre l'anomalie sexuelle et l'ensemble de sa vie mentale et qui lui permettra de résoudre petit à petit les conflits dont il souffre.

C'est dans ce dernier groupe, l'homosexualité-névrose, que Vinchon et Nacht font rentrer leur malade, qui s'est trouvé « pratiquement guéri » après une cure psychanalytique continuée pendant un an. C'est aussi dans ce groupe que je classerais le cas de M. X..., bien que je ne puisse pas invoquer le critère thérapeutique puisque les résultats obtenus jusqu'ici ne sont pas encore l'équivalent d'une guérison. Néanmoins, parmi les symptômes cliniques qui justifient ce classement et qui permettent de faire chez mon malade un pronostic favorable, je dois relever l'alternance de ses activités homo et hétérosexuelles, et le fait que ces dernières sont en train de prendre une importance toujours plus grande par rapport aux autres.

Au fond, il s'agit chez les malades de ce genre d'un état d'hermaphrodisme (Krafft-Ebing) ; ce sont des « bisexuels » qui penchent vers l'homosexualité à la faveur de conditions psychologiques qui ne sont pas inéluctables et qu'une thérapeutique appropriée arrive à redresser. Je pense, avec Vinchon et Nacht et d'autres psychanalystes, que ce cas est beaucoup plus fréquent dans la catégorie des invertis que celui d'un penchant exclusif vers le même sexe. Cette dernière éventualité (une âme de femme dans un corps d'homme, selon la formule courante mais par trop simpliste) serait celle, heureusement assez rare, de l'homosexualité extrême, perversion au sens strict, ou anomalie due à certaines malformations organiques. Rappelons que dans son article consacré à la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine (1920), Freud insistait déjà sur la bisexualité fondamentale de l'être humain — affirmation en plein accord avec celles des biologistes (Gley, Marañon, Guyénot, etc.) — et sur le fait que « tous les êtres normaux présentent, dans une très large mesure, à côté de leur hétérosexualité manifeste, une homosexualité latente ou inconsciente ».

2) Nunberg constate, lui aussi, que ce sont le plus souvent des « bisexuels » qui désirent se faire traiter pour une raison quelconque. Au cours de l'analyse leurs conflits apparaissent comme étant causés principalement par la lutte contre l'homosexualité. De nombreux facteurs psychologiques (qui tous ont joué un rôle plus ou moins accentué chez M. X...) entrent en ligne de compte : attachement et identification à la mère, choix narcissique de l'objet avec surestimation de l'organe masculin, fantasme de la mère phallique, crainte du père et de la castration, etc. En conséquence on trouve, selon la prédominance de tel ou tel facteur, des formes multiples et enchevêtrées, rarement pures. Tantôt le sujet s'éloigne de la femme par peur de l'inceste, tantôt pour fuir la concurrence avec l'homme, le rival. A côté de ces types principaux déjà décrits par Freud et Ferenczi, Nunberg estime que l'agression contre le rival peut faire partie intégrante de l'amour homosexuel. Le but que cherche à atteindre le sujet représenterait un compromis entre ses tendances agressives et libidinales.

C'est à l'analyse détaillée d'un cas de ce genre que Nunberg consacre son étude. Son malade, très attaché inconsciemment à sa mère, avait souvent été blessé par elle dans son narcissisme, et il avait contre elle des accès de colère. En précisant les rapports du narcissisme et de l'agression, Nunberg résume ainsi : « Il est donc clair que le patient cherchait par son homosexualité à se venger de la femme et à triompher sur elle. Mais l'acte homosexuel constitue aussi d'autre part un triomphe sur l'homme, sur le père. Et ceci non seulement en le dominant, en s'emparant de sa force, mais en le traitant comme une femme et en se sentant alors soi-même suffisamment homme pour s'emparer de la mère. Les deux processus servent à compenser les blessures du sujet dans son narcissisme, à fortifier son moi trop faible. » On remarquera que cette considération s'applique fort bien à la signification de l'acte homosexuel chez M. X..., tel que cela ressort du rêve très explicite que j'ai rapporté ci-dessus : un compromis entre les tendances libidinales et agressives, une captation de la virilité. (Nunberg établit aussi un parallèle entre ces processus dans l'homosexualité et ceux de la paranoïa ; sur cette question qui ne nous intéresse pas directement ici, je tiens à signaler un récent article de Rosenfeld que je n'ai pas eu l'occasion de lire.)

3) Wulff expose le cas d'un homosexuel de 27 ans que la psychanalyse a entièrement guéri. Il présentait certains traits exceptionnels. La fixation à la mère semblait manquer complètement ; en revanche la haine consciente contre le père était considérable. L'opinion de

Wulff s'écarte passablement de celle de Nunberg sur diverses questions théoriques que je ne puis pas aborder ici.

4) Lagache résume l'observation d'un homosexuel de 32 ans qu'il a traité avec succès, et au sujet duquel il précise les rapports entre l'homosexualité et la jalousie. Au cours du traitement, l'analyste ayant accepté de recevoir la visite de la fiancée du malade à la demande même de ce dernier, celui-ci réagit néanmoins par une explosion très vive de jalousie. L'incident n'eut aucun retentissement fâcheux, il marqua au contraire un tournant décisif au point de vue thérapeutique. Lagache se demande s'il fallait considérer cet état de jalousie comme un rejet de l'homosexualité, donc un signe de guérison, ou comme une résistance contre le transfert analytique. Cette seconde interprétation lui paraît plus féconde : l'épisode de jalousie fut un indice précieux de défense contre le transfert homosexuel (fixation passive au père) et permit à l'analyse de s'engager avec succès dans des couches plus profondes.

Sans relever d'autres détails de cette si riche observation de Lagache, j'aimerais rappeler ici comme parallèle la soudaine explosion de transfert négatif qui s'était produite chez mon malade lorsqu'il s'efforçait de nier, contre toute évidence, l'élément qui trahissait ses tendances homosexuelles — actives et agressives dans son cas — vis-à-vis du père.

A ces 4 observations cliniques il faut ajouter les remarques présentées par Anna Freud, en 1949, au *Congrès international de Zurich* : L'homosexualité masculine peut devenir manifeste, comme étape transitoire, au cours du traitement d'un état latent. Les cas « actifs » commencent à se porter vers l'autre sexe lorsqu'ils se rendent compte que leur partenaire passif les représente eux-mêmes par rapport à une mère phallique. Les cas « passifs » évoluent vers l'autre sexe lorsqu'ils s'aperçoivent que l'homme puissant qu'ils ont choisi comme partenaire (à cause de sa force) représente dans leur inconscient leur propre masculinité perdue.

Dans un petit article sur la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité paru en 1922, Freud, tout en reconnaissant le facteur organique, avait déjà résumé les processus psychologiques typiques les mieux établis dans l'homosexualité masculine (fixation à la mère, tendance au choix narcissique de l'objet, haut prix attaché à l'organe mâle et angoisse à l'égard du père — ces deux derniers motifs pouvant être attribués au complexe de castration). Il y avait ajouté un nouveau mécanisme, celui de tendances jalouses issues du complexe maternel, dirigées en général contre des frères aînés, puis refoulées et transformées en attrait homo-

sexuel. C'est-à-dire que les pulsions agressives, ne pouvant trouver satisfaction telles quelles, subissent un revirement ; elles « changent de signe » et produisent des sentiments d'attraction érotique.

Ces sentiments à leur tour, s'ils sont suffisamment « sublimés », c'est-à-dire dégagés de leur composante libidinale, peuvent donner naissance à une vocation sociale et à des intérêts marqués d'utilité publique. Ce processus — qui m'amènera à développer la III^e et dernière partie de ce travail — a été très net dans le cas de M. X... et a exercé une forte influence sur le choix et le succès de son activité professionnelle. « Dans la conception psychanalytique, écrivait Freud dans l'article que je viens de citer, nous sommes habitués à considérer les sentiments sociaux comme des sublimations d'attitudes homosexuelles quant à leur objet. Chez les homosexuels doués de sens social, les sentiments sociaux n'auraient pas réussi entièrement à se détacher de leur objet primitif. »

III. — INCURSION DANS L'ANTIQUITÉ

Les rapports étroits entre la déviation sexuelle et l'activité sociale, si bien mis en lumière par la psychanalyse, éclairent aussi dans une certaine mesure un problème de psychopathologie que nous pose l'antiquité. Comment se fait-il que les mœurs homosexuelles, si généralement stigmatisées comme une tare, réprouvées ou sévèrement punies par le code, dans nos sociétés modernes, aient pu être considérées comme presque normales, être jugées avec une extrême indulgence, parfois même approuvées chez les anciens ? (Nous verrons d'ailleurs que l'opinion courante sur cette question n'est peut-être pas tout à fait conforme à la réalité historique.)

La grande liberté des mœurs, avant que le christianisme eût fait sentir son influence frénatrice sur toute forme de sensualité, ne serait pas une explication suffisante, me semble-t-il, s'il n'y avait pas eu des homosexuels éminents qui se sont imposés à l'estime de leurs concitoyens par la dignité de leur caractère et par leur exemple. En effet, écrit Marie Bonaparte dans son *Introduction à la théorie des instincts*, « maint inverti s'est signalé dans l'histoire de la civilisation par de hautes qualités intellectuelles, voire un haut niveau moral. Il suffit de citer ici Socrate, Platon et aussi César, parmi tant d'autres grands hommes qui ont illustré l'antiquité et qui furent aussi de grands invertis, si l'on ne veut pas, parmi nous, parler de certains modernes ».

En ce qui concerne Socrate et Platon, il existe à ma connaissance

deux études fondamentales d'inspiration psychanalytique, et d'une haute érudition, que nous devons à H. Gomperz et à H. Kelsen. Elles jettent un jour sur ce problème et permettent de faire quelques comparaisons fort instructives avec nos cas de psychopathologie contemporaine.

Selon l'enseignement de Socrate, il importe que l'« amour des garçons » reste toujours sur le plan spirituel. La pureté des mœurs exige que toute idée de possession physique soit absolument exclue. D'après de concordants témoignages, le philosophe lui-même — qui eut d'ailleurs femme et enfants — ne s'est jamais laissé aller au moindre contact charnel avec l'un quelconque de ses amis ou élèves. Néanmoins, la passion pédagogique de Socrate et sa conduite exemplaire n'étaient pas la manifestation d'un don inné, mais le résultat d'un combat sur lui-même. « Certainement nous avons tous les motifs d'admettre, écrit Gomperz, que le but véritable de cette auto-éducation chez Socrate a été de surmonter le désir de posséder corporellement de beaux garçons. »

D'autre part, c'est la notion de la maîtrise de soi qui est au centre de la pensée et de l'enseignement du philosophe. Aussi Gomperz se demande-t-il si cette ambition à se dominer, cette fierté, ce besoin d'indépendance, ne constituaient pas justement le principal mobile qui poussait Socrate à réprimer son penchant amoureux, dans une société où l'opinion publique était pourtant très tolérante à cet égard. Ce facteur de répression (qui appartiendrait à mon avis au moi) n'est cependant pas suffisant. Selon Gomperz, un autre élément plus profond (qui dériverait, me semble-t-il, du surmoi hérité de l'enfance) a agi dans le même sens.

En effet, le milieu de la petite bourgeoisie athénienne, dans laquelle était né Socrate, ne cultivait pas l'amour homosexuel ; celui-ci fut importé des États doriens dans les cercles aristocratiques où la beauté du corps et les talents militaires étaient plus appréciés que les choses de l'intelligence. C'est donc une erreur de croire que les mœurs homosexuelles aient bénéficié dans l'antiquité grecque d'une approbation unanime. « Même dans la société dorienne — écrit aussi Kelsen dans l'étude sur laquelle je reviendrai tout à l'heure — la pédérastie n'était pas du tout une institution à l'abri des critiques, bien qu'elle fût admise ouvertement ou même reconnue comme légitime par la religion. » De son côté, Gomperz pense que la force de volonté de Socrate, qui lui permit de vaincre son attrait physique pour de beaux jeunes gens, prenait son origine dans le milieu familial et dans l'ambiance (somme

toute saine à cet égard) où se déroula son enfance. Ce ne sont là, ajoutait-il, que des suppositions ; en revanche, on peut tenir pour certain que Socrate n'acquiesça la maîtrise sur ses penchants sensuels qu'au prix d'un pénible combat intérieur.

Je ne puis m'étendre davantage sur les considérations de Gomperz, notamment au sujet des rapports de Socrate avec son père et sa mère (que le philosophe désigne comme une sage-femme « très capable et respectable »), de ses préoccupations d'ordre moral, de son empire sur soi-même, et surtout de l'ascendant qu'il exerçait sur les jeunes gens dont il aimait à s'entourer et qui sentaient en lui l'autorité d'un père — un père dont la grandeur morale et la laideur physique devaient d'ailleurs offrir un saisissant contraste.

En ce qui concerne Platon, le Pr Kelsen a publié une étude minutieuse et d'un grand intérêt. A son avis on ne peut comprendre ni l'homme, ni son œuvre, si l'on ne prend pas en considération la passion particulière qui l'animait : l'amour platonique. C'est bien d'amour « homosexuel » qu'il s'agit au sens le plus strict du mot, et non pas d'une métaphore exprimant la parenté qui unit deux amis intimes, l'un maître, l'autre disciple. « Que l'Eros de Platon ne soit pas ce qu'on appelle aujourd'hui l'amitié, mais repose sur une base manifestement sensuelle même dans sa forme supérieure et spiritualisée — qu'il s'agisse bien d'un Eros sexuel jouant le rôle principal dans sa vie et son enseignement — voilà ce qu'on ne peut pas sérieusement mettre en doute. »

Les constantes références à des textes précis de Platon donnent à l'article de Kelsen la valeur d'une véritable démonstration. Ajoutons qu'aucune femme n'a joué un rôle quelconque dans l'existence de Platon, à l'exception de sa mère dont il faudrait peut-être voir un portrait dans l'un de ses ouvrages (selon Wilamowitz-Moellendorff, cité par Kelsen). En revanche, c'est l'attrait du corps masculin, l'ardeur passionnée pour les jeunes gens qui transparaît sans cesse dans l'« amour platonique ».

Kelsen estime que le facteur principal de la sublimation chez Platon est à rechercher dans la pression morale qu'exerçait l'opinion publique à Athènes. On a déjà vu que les mœurs homosexuelles, la pédérastie, étaient importées des États doriens ; mais sur le sol athénien elles devaient se heurter, même dans la classe aristocratique de Platon, pense Kelsen, à une opposition beaucoup plus forte qu'on ne l'admet en général. Néanmoins il semble que Platon — qui n'a jamais songé à fonder une famille et dont le penchant vers l'homo-

sexualité paraît avoir été plus exclusif que celui de Socrate — ait eu à soutenir un combat intérieur plus difficile.

Son idéal de la chasteté, Platon l'a trouvé réalisé par Socrate, dont la réputation était de n'avoir jamais commis aucun acte impur avec des jeunes gens, malgré le commerce constant qu'il entretenait avec eux. C'est cela, précisément, qui explique le lien affectif si fort et si profond qui attachait Platon à son maître et qui le remplissait d'admiration pour lui. Comme lui, Platon invoquait les forces de la raison dans la lutte contre Éros, même s'il ne parvint pas, dans sa vie personnelle, à la même maîtrise. Comme lui, il était fasciné par des problèmes moraux, la vertu, le bien, la justice, l'amour spiritualisé — autant de préoccupations qui, pour le psychologue, reflètent par leur intensité l'existence de conflits intérieurs et l'incessant effort à les résoudre.

D'autre part, si l'on veut comprendre la possibilité d'une sublimation des tendances érotiques refoulées en un intérêt pour la chose sociale — intérêt avant tout pédagogique et politique dans le cas particulier — il faut se rappeler les profondes connexions instinctuelles que l'analyse découvre chez les invertis (ceux du type « actif » comme l'étaient certainement Socrate et Platon) entre la tendance à « aimer les garçons » et le désir de les « dominer ». On retrouve d'ailleurs là, à mon avis, un reste de l'agressivité primitive dont il a été question plus haut. En effet, « ce que veut Socrate, le petit bourgeois, c'est humilier les jeunes aristocrates qui s'assemblaient autour de lui ; aussi vante-t-il l'humilité comme une vertu » ... « Toute l'attitude d'esprit de Socrate, pour autant que nous pouvons la reconstruire d'après les écrits de Platon et de Xénophon, écrit Kelsen, révèle ce désir de puissance sur les hommes. »

Sans doute cette passion ne s'exprimait-elle que sous forme intellectuelle ; mais l'un des traits principaux de la dialectique socratique était bien de « confondre l'adversaire ». (N'en est-il pas de même dans nos joutes politiques du ^{xx}e siècle, peut-être avec moins de finesse ?) Quant à Platon, on ne le considère plus de nos jours comme un philosophe théoricien plongé dans la science pure et la méditation. « On sait aujourd'hui, écrit encore Kelsen, que Platon était par toute sa nature un politicien davantage qu'un théoricien. On l'appelle maintenant un « conducteur d'hommes », un « caractère impératif » ; on voit surtout en lui « l'éducateur et l'innovateur ».

Pour finir revenons, après cette incursion dans un lointain passé, à notre cas de psychopathologie contemporaine. L'étude de deux célèbres invertis de la Grèce antique nous a permis de voir de façon assez nette, comme au moyen d'un verre grossissant, les rapports

entre leur déviation sexuelle et le déploiement de leur activité dans le domaine social, pédagogique et politique. Mais on aura remarqué que l'envergure morale et intellectuelle des deux philosophes ne dépendait pas de leur instinct comme tel ; elle était fonction du refoulement de cet instinct et de sa sublimation. Il en est de même dans les cas ordinaires que nous pouvons observer aujourd'hui, malgré leur évidente médiocrité par rapport aux grands exemples d'autrefois.

J'ai fait allusion tout au début de cet article, en décrivant la séance d'analyse que j'ai prise comme point de départ, à la restriction sexuelle que M. X... s'était imposée la veille de son rêve érotique. Ce refoulement intentionnel, couronné de succès ce jour-là malgré de fortes tentations, émanait de l'instance du moi — le moi réfléchi et raisonnable, pleinement conscient, adapté à la situation réelle, et agissant d'ailleurs en toute conformité avec le précepte socratique. Mais pendant le rêve les pulsions homosexuelles ont pris leur revanche et se sont donné libre cours. Cette rechute, quoique involontaire, a déclenché la nuit suivante un autre rêve dont nous avons vu la signification : s'assurer le pardon du père, l'apaiser et faire tomber les sentiments de culpabilité. (Grâce à cette libération les tendances normales, hétérosexuelles, ont pu reprendre le dessus.) Dans ce mécanisme l'instance de contrôle — dont dépendent les sentiments de culpabilité — n'était pas le moi, mais le surmoi.

Le surmoi (ou « idéal du moi ») agit de façon inconsciente ; il se forme insensiblement dès la petite enfance, par une assimilation irréflechie et progressive des influences éducatives et morales de l'ambiance. Il dépend donc du milieu, d'abord parental et familial, puis social. Ces derniers facteurs, d'origine externe, ont joué un grand rôle dans le développement de M. X... ; ils nous sont apparus aussi dans l'étude historique sur Socrate et Platon. De même, chez M. X..., la sublimation, quoique bien imparfaite, de ses pulsions homosexuelles, a fortement orienté ses activités, comme on l'a vu plus haut, dans le sens d'une vocation sociale et d'intérêt public. Il m'a donc semblé intéressant de pouvoir faire, sur plus d'un point, le rapprochement entre une observation assez banale de notre pratique journalière et certains cas illustres de l'histoire.

C'est surtout par l'étude des pulsions instinctuelles, de leur dynamisme et de leurs possibilités de sublimation, par l'analyse scientifique des rêves, de l'inconscient et du surmoi, que Freud a apporté quelque chose d'absolument inédit et nouveau pour éclairer les tréfonds permanents de la nature humaine.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BONAPARTE (Marie), Introduction à la théorie des instincts, *Revue française de psychanalyse*, 1934, VII, p. 217, 417 et 611.
- BOUVET (M.), Importance de l'aspect homosexuel du transfert dans le traitement de quatre cas de névrose obsessionnelle masculine, *ibid.*, 1948, XII, p. 419.
- FREUD (Anna), Some clinical remarks concerning the treatment of cases of male homosexuality, *International Journal of Psychoanalysis*, 1949, XXX, Part 3.
- FREUD (Sigm.), Ueber die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 1920, VI, p. 1 (trad. de H. HÖSLI, dans *Revue française*, 1933, VI, p. 130).
- Ueber einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoia und Homosexualität, *ibid.*, 1922, VIII, p. 249 (trad. de J. LACAN, dans *Revue française*, 1932, V, p. 391).
- GOMPERZ (H.), Psychologische Beobachtungen an griechischen Philosophen, *Imago*, 1924, X, p. 1.
- HESNARD (A.), *Traité de sexologie normale et pathologique*, Paris, Payot, 1933.
- Homosexualité et endocrines, *Évolution psychiatrique*, 1933, n° 5, p. 31.
- KELSEN (H.), Die platonische Liebe, *Imago*, 1933, XIX, p. 34 et 225.
- LAFORGUE (R.) et ALLENDY (R.), *La psychanalyse et les névroses*, Paris, Payot, 1924.
- LAGACHE (D.), De l'homosexualité à la jalousie, *Revue française de psychanalyse*, 1949, XIII, p. 351.
- LÖWENSTEIN (R.), La psychanalyse des troubles de la puissance sexuelle, *ibid.* 1935, VIII, p. 538.
- De la passivité phallique chez l'homme, *ibid.*, 1935, VIII, p. 36.
- NACHT (S.). Voir VINCHON.
- NUNBERG (H.), Homosexualität, Magie und Aggression, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 1936, XXII, p. 5.
- ROSENFELD (H.), Remarks on the relation of male homosexuality to paranoia, paranoid anxiety and narcissism, *International Journal of Psychoanalysis*, 1949, XXX, n° 1.
- DE SAUSSURE (R.), Les fixations homosexuelles chez les femmes névrosées, *Revue française de psychanalyse*, 1929, III, p. 50.
- VINCHON (J.) et NACHT (S.), Considérations sur la cure psychanalytique d'une névrose homosexuelle, *ibid.*, 1931, IV, p. 677.
- WULFF (M.), Ueber einen Fall von männlicher Homosexualität, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse und Imago*, 1941, XXVI, p. 105.

Note. — Cet article a été traduit en anglais (*An analytic session in a case of male homosexuality*) pour paraître dans le volume publié à New York en l'honneur de Madame la Princesse Marie Bonaparte.